

## Le darwinisme social existe-t-il ?

Yvette CONRY

En proposant cette question au lecteur et à nous-même, nous entendons d'abord donner son congé à un empirisme d'échantillonnage d'une production économique-rhétorico-philosophique, bilan factuel dont la seule passion polémique, apologétique ou réquisitoriale, autorise les exhumations, voire les amalgames (1) ; au demeurant, et sauf à manifester les préjugés de ses auteurs, ce recensement d'une littérature éclectique et diffuse, ne peut que se réduire à une insignifiance dans la mesure où il manque à poser une question liminaire et pourtant décisive : de quoi parle-t-on lorsqu'on désigne ou anathématise le « darwinisme social » ? Il s'agit donc ici de faire surgir une série d'interrogations critiques, à titre de préalables pour une formule dénomminative devenue d'usage courant et immédiat, mais dont précisément l'adoption commune, au sein d'une sommaire histoire des idées, a occulté le problème théorique de sa pertinence. En clair, qu'y a-t-il de darwinien dans le « darwinisme social » ? Darwin fut-il le premier darwiniste social ou un darwinien social ? Pourquoi cette expression s'est-elle imposée ? Que recouvre-t-elle dans l'ordre d'une problématique et d'un statut ? Demander si le darwinisme social existe revient en somme à tenter un traitement d'épistémologie critique, quant à ses conditions de possibilité ou d'impossibilité, eu égard à des avant-coureurs tel Spencer, ou à des utilisateurs comme Bagehot, et par rapport à la théorie darwinienne elle-même : car si *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1871) appartient au corpus darwinien, le naturaliste de Down a aussi, et d'abord, publié *L'Origine des espèces* (1859). Dans cette suite et son articulation s'indiquent les moyens de notre estimation : en effet, dans cette décennie entre les deux ouvrages se sont insinués des essais d'extrapolation d'une biologie à une sociolo-

---

(1) Nous tenons le chap. XXIII du *Traité du vivant* de J. Ruffié (Paris, 1982) pour un modèle en la matière : à la faveur d'une désignation simpliste, globalisante et inadéquante de « la société darwinienne », l'auteur insinue des collusions et élabore des paternités par extrapolation chronologique (antisémitisme-hitlérisme) littéralement déplacées, où la technique du bouc émissaire se substitue à une écriture scientifique, critique et équitable.

gie (2) ; mais le darwinisme était-il nécessaire à cette importation ? S'agit-il d'une stricte inférence ou d'une occasion, voire d'une résurgence ? En tout cas, Darwin n'a pas ignoré ces transferts, en s'y référant ou en les exploitant en 1871. Cette importation en retour ne suffit sans doute pas comme ordre des raisons d'écriture pour *La Descendance* : en effet, celle-ci fut explicitement destinée à estimer les possibilités d'application à l'homme de la théorie d'évolution par sélection naturelle, programme et exigence légitimes dans la mesure où aucun transformisme, sous peine de s'interdire lui-même comme naturalisme, ne peut excepter l'homme d'une généalogie. Mais *La Descendance* n'en a pas moins inscrit l'évolution sociale dans son registre d'explication (3) : elle devient ainsi ouvrière, fût-ce par retard et détour, dans l'élaboration du « darwinisme social ». Toute ambiguïté ne se trouve pas dissipée pour autant, car cette situation de fait laisse non réglées deux questions déterminantes : d'une part, celle de la compatibilité de deux discours darwiniens, celui au niveau et dans la problématique de *L'Origine des espèces* et celui au niveau et dans la problématique de *La Descendance* ; où se transpose l'une de nos interrogations précédentes : qu'est-ce qui est darwinien dans *La Descendance* ? ou, entendu dans un sens plus rigoureux, quelle étiologie de l'évolution de la société humaine l'ouvrage de Darwin développe-t-il ? D'autre part, comment entendre l'épithète « social » qui qualifie le darwinisme ? Sur ce point, force est bien de reconnaître que l'extension du terme — et donc sa compréhension — s'avère proprement indéfinie, puisqu'elle dérive d'une application aux classes sociales (E. Ferri - Lafargue), à l'histoire des nations (Bagehot - Cl. Royer) et des races humaines (Wallace - Vacher de Lapouge). L'échantillonnage par le point d'application de la doctrine n'est donc rien moins qu'homogène et unifié, puisque les territoires de son fonctionnement éventuel cumulent l'économique, l'historico-juridique, l'anthropologico-zoologique. *Stricto sensu* d'ailleurs, eu égard à son étymologie (4), et en conformité avec la tradition physiocratique renouvelée par le discours d'A. Smith, la notion de classe devrait circonscrire le darwinisme « social » en le référant aux questions économiques, au sein donc d'une « théorie des richesses » (production - distribution) structurée par le

---

(2) Pour ne rappeler que des travaux britanniques et ceux dont, explicitement, s'est servi Darwin, citons 1) A.R. WALLACE, « The Origin of Human Races and the Antiquity of Man deduced from the Theory of Natural Selection », *Anthropological Review*, may 1864 ; 2) D. PAGE, *Man : Where, Whence and Wither. Being a Glance at Man in his Natural Historical Relations* (1867) ; 3) W. BAGEHOT, « Physics and Politics », *Fortnightly Review*, nov. 1867-april 1868 ; 4) W.R. GREG, « On the Failure of Natural Selection in the Case of Man », *Fraser's Magazine*, 1868.

(3) *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, trad. Barbier, éd. définitive, Paris, 1881. Cf. chap. V : « La sélection naturelle considérée au point de vue de son action sur les nations civilisées ».

(4) Le mot latin *classis* désigne d'abord la division du peuple romain en catégories sociales.

processus de la division du travail, en deçà par conséquent d'une problématique politique du pouvoir.

Mais, en usant de ce critère, on découvre vite que le programme engagé, l'objet pris en compte et la doctrine élaborée sont en toute rigueur spencériens plus que darwiniens (5). Certes E. Ferri, professeur de droit pénal à l'Université de Rome — qui se reconnaît d'ailleurs simultanément adepte des deux systèmes — accepte une société foncièrement inégalitaire, bien que délivrée de l'exploitation capitaliste, « pour des raisons que le darwinisme a découvertes dans le mystérieux mécanisme de la vie, dans la succession indéfinie des hommes et des espèces... Cela est bien, parce que la variété et l'inégalité des aptitudes individuelles produit *naturellement* cette division du travail que le darwinisme nous a donnée avec raison comme une loi de la physiologie individuelle et de l'économie sociale » (6). En réalité, il s'agit ici d'une justification sans justificatif, induite par Ferri sous sa seule responsabilité méthodologique ; car les remarques que *La Descendance* consacre à la question des « classes sociales » s'avèrent non probantes en la matière dans la mesure où elles restent à la limite de l'indifférenciation théorique. En effet — et hors du traitement de la contre-sélection où elles s'intègrent : Darwin discute de la légitimation de la propriété, de la primogéniture... —, l'énoncé darwinien prend pour objet des catégories d'une extrême généralité, celles des « riches » et des « pauvres » (chap. V, p. 146) ; la « classe dominante » (p. 147) n'y est nullement précisée, et si, occasionnellement, il y est fait allusion aux « métiers et professions » (p. 146, p. 148) dans le cadre de la division du travail, celle-ci se traite comme un facteur restrictif, voire un obstacle, par suite, à l'évidence, de sa représentation étroitement technicienne d'une activité parcellarisée qui entrave, en conséquence, l'épanouissement des « talents » intellectuels (7). Manifestement, le darwinisme est ici déporté en deçà des structures politico-sociales contemporaines, et son désintéret théorique, sinon psychologique — mais qui pourrait le dire ? — devrait au moins rendre prudent, sinon subtil, quant à ce premier niveau de darwinisme social dont il serait susceptible d'être le support ou le relais (8). Chacun connaît d'ailleurs la réponse mondaine adressée

---

(5) Parlant des faits concernant « le bien-être social » qui ont été trop longtemps ignorés de la pratique historique, Spencer écrit que « la chose qu'il nous importe de connaître, c'est *l'histoire naturelle de la société* » (*The Study of Sociology*, 1873, cité par J.D.Y. PEEL, *Herbert Spencer : On Social Evolution*, Chicago Press, 1972, p. 87. Souligné et traduit par nous).

(6) E. FERRI, *Socialisme et science positive*, éd. française, Paris, 1896, 1<sup>re</sup> partie, pp. 25-26.

(7) Nous reviendrons plus loin sur cette notion au sein du darwinisme *biologique*.

(8) On peut alors estimer la nature, le poids et les motivations du travestissement de la pensée darwinienne qu'opère J. Ruffié : « le darwinisme va légitimer l'inégalité des classes à l'intérieur du pays »... Galton a établi « selon le schéma de Darwin une échelle des classes » (*Traité du vivant*, 5<sup>e</sup> partie, chap. XXIII, p. 630 et p. 635).

à Marx à la réception du *Capital* : moins qu'effarouché, Darwin est étranger (9) ; et l'on mesure aussi, de ce fait, l'impertinence des analogies conceptuelles instituées par la métaphorisation marxiste de la lutte des classes.

Doctrine éclatée, dans la circonscription de son objet d'exercice, le darwinisme social ne retrouve pas davantage une cohérence interne en passant à l'ordre des interprétations politiques ; aussi bien, écartelé entre un darwinisme individualiste — élitiste (10) ou radical-libéral (11) — et un socialisme darwinien qui ne renonce pas au « sélectionnisme » en transposant la « loi de concurrence » vitale en des formes « humaines » atténuées par le solidarisme (12) ou célébrées comme luttes de *groupes* (13), le « darwinisme social » se pluralise en options dichotomiques ou transitionnelles multiples. Cette fois, l'unicité de son sens se réduit à une désignation purement nominaliste, leurre d'une étiquette sans corps, ou, tout aussi bien, monstre théorique comparable à ces produits fantastiques ou tératogéniques d'une nature qui induit ou d'un embryologiste qui greffe un dédoublement de membres ou d'organes dans un organisme indivis. Tel apparaît désormais le darwinisme social de fait dans le schisme de ses interprétations, pourtant toutes rapportées à une identique caution d'origine. Il suffit de rappeler la querelle qui oppose Virchow à Haeckel au Congrès des na-

---

(9) Nous utilisons à dessein cette catégorie car, au-delà d'un psychologisme non fécond, elle comporte un sens proprement épistémologique, et donc nous instruit à ce titre.

(10) « La théorie de M. Darwin, en nous donnant quelques notions un peu plus claires sur notre véritable origine, ne fait-elle pas par cela même justice de tant de doctrines, de systèmes et d'utopies politiques dont la tendance, généreuse peut-être, mais assurément fautive, serait de réaliser une égalité impossible, nuisible et contre nature entre tous les hommes... Les hommes sont inégaux par nature : voilà le point dont il faut partir. Ils sont individuellement inégaux, même dans les races les plus pures, et entre races différentes ces inégalités prennent des proportions si grandes, au point de vue intellectuel, que le législateur devra toujours en tenir compte », Cl. ROYER, Préface à la première traduction française (1862) sur la 3<sup>e</sup> éd. de *L'Origine des espèces*, p. LXI. Deux mots de commentaire s'imposent : 1) dans une lettre à Ch. Lyell du 22 août 1867, Darwin exprime sa « complète surprise » pour cette préface : « je crois qu'elle a fait beaucoup de tort à ce livre en France » (*Vie et correspondance de Ch. Darwin*, éd. par F. Darwin, trad. Varigny, Paris, 1888, II, p. 377) ; 2) eu égard à la date de ladite traduction, et à supposer qu'il convienne de qualifier une société par ce détournement, on devrait alors parler de « société royériste » ; sans préjuger d'autres antécédents !

(11) Cf. en réponse à Ferri, ce propos de Spencer, à la date du 12 juin 1895 : « Moi qui, dans mon pays et à l'étranger, ai toujours été considéré comme un porte-étendard de l'individualisme, je ne puis que m'étonner de l'audace de quiconque tâche de se servir de mon nom [cf. note 6] pour soutenir le socialisme ».

(12) Cf. E. Ferri et la nécessité de l'association, ou encore, mais plutôt dans une opposition au « darwinisme social », le programme gidien, inspiré de celui de Léon Bourgeois.

(13) A l'occasion de type proudhonien, ou bien en insistant sur les contre-sélections sociales : cf. LORIA, « Le darwinisme social », *Revue internationale de sociologie*, 1894, pp. 11-12, qui en l'occurrence, sur ce point, invoque et reconnaît le témoignage et l'autorité du Darwin de *La Descendance* (sur la propriété, chap. V, p. 146).

turalistes à Munich en 1877 (14) pour cesser de s'étonner d'affiliations strictement contradictoires : pour E. Quinet, qui « rencontre tout ensemble A. Smith et Malthus dans la conception de Darwin », « le grand ouvrage » de celui-ci « est la vérification continue d'une loi de l'ordre social » (15) ; cependant A. Boucher, auteur de *Darwinisme et socialisme*, dédié à Jaurès, assure pour sa part que « le socialisme appuyé sur Darwin va être le fossoyeur de l'économie politique » (16). Démonstration sans appel que la théorie darwinienne, apte à mobiliser des idéologies divergentes et préformées (17), n'en peut être estimée ni la cause ni la raison, au sens d'un événement radical ou d'une logique nécessitariste.

Aussi bien d'ailleurs, le « darwinisme social » s'est-il précédé lui-même puisque ses ingrédients conceptuels et sa thématique générale sont déjà présents avant Darwin, en l'occurrence dans la composition même de la sociologie spencérienne ; et nous nous proposons de montrer que cette conjonction n'est pas une rencontre furtive ou accidentelle, que la seule théorie darwinienne devrait ultérieurement et nécessairement rendre constitutive ; au contraire, dans le spencérisme nous en tenons la condition de possibilité proprement dite dans un jeu de corrélations simultanément historiques, théoriques et idéologiques.

Ce qui, selon nous, organise la stratification du système spencérien et sous-tend son fonctionnement, c'est une idéologie de la radicale immanence : en effet, à la récusation constante d'un interventionnisme étatique surimposant ses normes à la spontanéité de libres individus correspond la représentation du développement d'un organisme par autorégulation ; l'ordre politique et l'ordre biologique (il en va de même pour l'ordre cosmique d'une équilibration progressive intéro-externe) s'unissent dans la symbiose d'un auto-dynamisme.

Et cette idéologie est à l'œuvre dans la thématique spencérienne du progrès par sélection des plus aptes (« fittest ») dans la compétition démographique (formulation générale du « darwinisme social » telle que l'usage l'a consacrée). Son élaboration peut s'articuler en trois moments et acquis : de 1842 à 1851, entre les articles au *Non-Conformist* et la publication de son premier ouvrage *Social Statics*, Spencer inscrit, dans

---

(14) Virchow, dans la foulée de la répression bismarckienne contre le mouvement ouvrier allemand à partir de 1874, ayant vitupéré le darwinisme suspect de véhiculer, voire d'importer le socialisme, Haeckel riposte : « Tout homme politique, intelligent et éclairé, devrait, ce me semble, préconiser la théorie de la descendance et la doctrine générale de l'évolution comme le meilleur contre-poison contre les absurdes utopies égalitaires des socialistes » (*Les preuves du transformisme*, trad. J. Soury, Paris, 1879, « Réponse à Virchow », p. 110).

(15) E. QUINET, *La Création*, Paris, 1870, livre X, chap. VI, p. 260 et p. 254 : ici se pose le problème des « modèles » du darwinisme ; nous en traiterons *in extenso* plus loin.

(16) A. BOUCHER, *op. cit.*, 1890, chap. IV, p. 30.

(17) Elles ont néanmoins une communauté thématique, celle de la correspondance bivoque entre société et organisme : nous y reviendrons.

une constellation d'économie benthamienne des désirs, un plaidoyer sur la perfectibilité de l'homme en société où se conjuguent un processus d'adaptation aux conditions d'existence (18), et un mouvement vers l'individuation, traitée corrélativement comme « le mode général de manifestation de la vie » (19) et comme un phénomène socio-technique dans la mesure où cette marche à l'individuation s'accompagne d'un accroissement de « dépendance mutuelle » dont la division du travail témoigne — Spencer n'a pas encore lu Milne-Edwards, mais connaît la philosophie économique d'A. Smith. Ainsi le progrès est loi humaine, car il est loi de *nature* : « Le progrès, donc, n'est pas un accident, mais une nécessité. Au lieu d'être artificielle, la civilisation fait partie de la nature ; de pair avec le développement d'un embryon ou l'épanouissement d'une fleur » (20). Cette comparaison embryologique (21) — qui n'est certes pas à prendre pour une image banale — se renforce de, voire renvoie au processus physiologique impliqué à titre de dénominateur commun du progrès organique et social, à savoir l'adaptation : celle-ci en effet désigne le fait d'être en situation de convenance (« congruity » — « to be suited to ») au milieu, et la spontanéité active de cette mise en accord que Spencer rapporte au fonctionnement effectif des besoins et au montage des habitudes. On aura donc aisément reconnu ici le mode lamarckien de l'adaptation. Or ce concept se traduit dans le vocabulaire spencérien par la formule, dont on sait l'avenir équivoque et polémique, de « fitness for surrounding circumstances » : « L'homme parvient à une vision pénétrante, à une audition déliée, à un odorat subtil lorsque ses habitudes de vie le requièrent, et ces sens s'émoussent lorsque les besoins en diminuent. Que de tels changements soient destinés à s'adapter aux circonstances environnantes, nul ne peut le contester. Lorsqu'il voit que l'habitant des marais vit dans une atmosphère qui serait certainement mortelle à un étranger..., lorsqu'il

---

(18) « Par le terme *civilisation*, nous entendons l'adaptation qui a d'ores et déjà eu lieu. Les changements qui constituent le *progrès* sont les pas successifs de la transition » (*Social Statics*, London, 1851, in Peel, cit. note 5, p. 12). Sauf indication contraire, les textes de Spencer sont traduits par nous.

(19) A cette date, le principe d'individuation est simplement « romantique » (sans doute dans la tradition de la Naturphilosophie), par l'intermédiaire de Coleridge de qui Spencer le tient (*Social Statics*, in Peel, cit. note 5, p. 25). A la fin de 1852, et surtout lors de l'article sur *Progress, its Law and Cause* en 1857 (*Autobiographie*, trad. Varigny, Paris, 1907, pp. 258-259 et 341), la lecture de von Baer l'aura spécifié en registre d'embryologie, et il pourra être intégré dans une « physiologie transcendante » (*National Review*, 1857) qui, définissant toute vérité comme « vérité physique », à la fois perpétue la biologisation du « civil » et annonce les textes sur l'organisme social en 1860. Voir *Premiers Principes*, trad. Cazelles, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1883, 2<sup>e</sup> partie, chap. XV, § 120, note 1.

(20) *Social Statics*, in Peel, cit. note 5, p. 13. On peut déjà, à cette date, assurer quelques analogies fondatrices : l'individuel, c'est à la fois l'individuation par développement organique et l'individualisme dans une société à régime libéral ; la spontanéité physiologique a son correspondant dans la liberté sociale.

(21) Cf. note 19.

voit que, dans d'autres cas, existe toujours cette accommodation au régime, au climat, aux modes de vie, même l'homme le plus sceptique doit admettre qu'une loi d'adaptation est ici à l'œuvre » (22). Cette appropriation (« fitness ») s'entend comme un ajustement, à savoir comme une adéquation accomplie, simultanément achevée et complète, où se réalise et se définit une perfection : ainsi c'est la problématique lamarckienne qui permet à la philosophie spencérienne du progrès de s'assurer, les deux concepts de « fitness » et de « perfectibility » étant désormais réciproques ; en quoi l'idéologie d'une supériorité en soi prend — et ne peut prendre que là — son fondement dans cette représentation physio-lamarcko-sociale de l'accommodation immanente. Il se pourrait qu'ici Spencer se souvienne aussi de Richard Cobden : « Ce qui apporte de grandes transformations en politique, c'est le changement spontané et le réajustement des intérêts, et non pas la découverte de principes nouveaux » (23).

Dès 1851 donc est élaboré un concept-clé du « darwinisme social » et ce, dans une problématique doublement non-darwinienne, puisque, d'une part, le milieu spencérien de référence reste éminemment physique pour une écologie darwinienne typiquement biologique, et que, d'autre part, le vivant y emprunte le mode d'une spontanéité productrice d'harmonisation-perfection au lieu d'une individualité différentielle livrée au crible de viabilité d'une situation discriminatoire. Quasiment une décennie avant l'*Origine des espèces*, c'est un radicalisme benthamo-lamarckien qui règle les problèmes de l'organisation socio-biologique, composant un déchiffrement du progrès par la balance d'un organisme et de son milieu, où s'inscrit l'émergence d'un homme idéal, c'est-à-dire en totale conformité avec un contexte social dont il a spontanément, car naturellement, épousé la spécialisation croissante.

En 1852, le schéma malthusien de compétition pour les ressources constitue le deuxième *tempo* de cette philosophie, et c'est dans cet article intitulé « A Theory of Population deduced from the General Law of Animal Fertility » que Spencer introduit le « principe de survivance des sélectionnés » : « Ceux restés pour perpétuer la race doivent être les sélectionnés de leur génération » (24). Désormais le corpus du « dar-

---

(22) *Social Statics*, in Peel, cit. note 5, p. 9. Également : si un buisson se rabougrit dans un sol pauvre, c'est par « défaut de convenance entre ses facultés et leur sphère d'action », *ibid.*, p. 8. Spencer parle des « influences », c'est-à-dire des « circonstances » qui pèsent sur l'homme : l'identité conceptuelle avec Lamarck est totale (*ibid.*, p. 10) — *Autobiographie*, p. 160.

(23) In J. MORLEY, *The Life of R. Cobden*, 13th ed., London, 1906, p. 406. Richard Cobden, que Spencer connaissait sans doute, fut l'un des plus actifs propagandistes de l'Anti-Corn Law League.

(24) « A Theory of Population... », *Westminster Review*, 1852, in Peel, cit. note 5, p. 36. Également *Autobiographie*, p. 160 : Spencer y rappelle qu'à cette date de 1852, il n'avait perçu la validité de la loi que pour la population humaine, sans soupçonner encore qu'elle s'appliquât à toutes espèces ; autrement dit, Darwin n'avait pas paru.

winisme social » est complet et ordonné, et la théorie du progrès achevée pour notre propos, même s'il lui reste encore à accomplir — et ce sera le moment de 1857 jusqu'à son *terminus ad quem* de 1862 — son passage à l'évolutionnisme, par une double généralisation, « empirique » (inductive) d'extension à tous les ordres et plans du réel (25), « rationnelle » (déductive) par une discrimination étiologique où le dynamisme adaptatif de l'homogène à l'hétérogène est reporté à la spontanéité causale d'une force qui distribue la matière et multiplie ses effets par suite de l'instabilité de l'homogène. Il importe cependant de noter qu'avec l'article de 1852, Spencer utilise à nouveau l'argument lamarckien du plein exercice des fonctions pour retourner contre sa propre idéologie (antiprogressiste) la règle malthusienne de « principe de population » dont il accepte néanmoins la vérité factuelle. « Cet inévitable excédent quantitatif — cette constante augmentation de population au-delà des moyens d'existence — entraînant une stimulation croissante à améliorer les modes de production de la nourriture — implique aussi une exigence accrue d'habileté technique, d'intelligence et de maîtrise de soi — entraîne donc leur constant exercice, c'est-à-dire leur développement graduel » (26). Au lieu d'être malthusiennement un frein au progrès, la pression de population, ici perçue comme un aiguillon, induit une hiérarchie de valeurs par le biais de ce qu'elle nécessite, comme sollicitation d'une adaptation directe. « Dans tous les cas, l'accroissement du nombre est la cause efficiente. Sans la compétition que celui-ci impose, une réflexion plus intense ne serait pas consacrée quotidiennement à la besogne de la vie... et le développement de la puissance mentale ne s'ensuivrait pas » (27). Bref, cette thématique du progrès de la société, à quoi l'on a coutume de réserver l'épithète de darwinisme, eût pu, eût dû, à travers son antécédence et sa problématique spencériennes, se désigner par son registre initial et continu, comme un lamarckisme social, qui en représente la condition pertinente de possibilité théorique.

A quoi il faut en adjoindre deux autres, historique et idéologique. Le spencérisme, en effet, n'est pas issu d'une pensée originellement naturaliste ; il semble plutôt que le milieu familial de l'auteur l'ait, très vite, inséré dans des affinités politiques spécifiées par des appartenances à la branche radicale des Libéraux, dont, à Derby, la dynastie des

---

(25) Les phénomènes planétaires ; les processus physico-chimiques et géologiques ; l'ordre des vivants ; les régimes politiques ; les modes sociaux ; les formes esthétiques ; l'élaboration psychique. Le concept d'évolution se substitue alors à celui de progrès, car il le désigne sous sa forme universelle accomplie par les lois de la force, vers l'hétérogénéité par équilibration.

(26) « A Theory of Population », in Peel, cit. note 5, p. 35.

(27) *Ibid.*, p. 35. La « besogne de la vie » traduit l'expression anglaise « business of life », à l'évidence connotée à l'industrialisme, type d'organisation dont, sous la modalité libre-échangiste, Spencer fait l'apologie dans *The Principles of Sociology* (1876) en l'opposant au type militaire.

Strutts représentait l'activité industrielle, cependant que R. Cobden ou J. Bright en exprimaient les revendications sociales après que l'école benthamienne en eut théorisé l'idéologie (28). Mais ce libéralisme pratique — Spencer s'est à trois reprises engagé dans la politique radicale, avec l'Anti-Corn Law League, la Complete Suffrage Union et l'Anti-State Church Association — a pu s'épanouir dans une théorisation socio-biologique précisément par la greffe lamarckienne de l'auto-adaptation et de l'équilibration spontanée (des besoins individuels et des milieux) (29). Les empreintes vitalistes dont Spencer, à travers Coleridge, a reconnu l'intérêt, relèvent aussi bien de la même récusation d'une mécanique plaquée sur le social. Mais nous estimons encore, quant à nous, que la raison profonde de sa réceptivité à Malthus provient de cette même idéologie, générale et politique, de l'immanence (30). En effet, le régime malthusien fonctionne, lui aussi, par régulation interne puisque c'est la disproportion entre les deux facteurs coprésents (fertilité-subsistances) qui règle l'évacuation des surplus, c'est-à-dire le frein même du système. Au-delà donc d'un pur accord sur les faits (la loi d'accroissement démographique), et en dépit d'une fonction et de conséquences inversées, Spencer est *stricto sensu* radicalement malthusien, en vertu même du mode opératoire retenu. « On peut montrer que la seule action nécessaire à accomplir ce changement est — l'excès même de la fertilité » (31).

---

(28) La *Westminster Review*, à laquelle Spencer collabore, a été fondée par J. Bentham en 1823 ; quant au *Non-Conformist*, son éditeur, Edward Miall, a participé à l'Anti-State Church Association. Rappelons enfin que Spencer fut ingénieur des chemins de fer.

(29) « Ceux-là sont absurdes qui supposent que tout ira de travers s'ils ne s'en mêlent. Ils devraient savoir que les lois de la société ont un caractère tel que les maux naturels seront rectifiés par la vertu d'un principe d'auto-adaptation », article pour le *Non-Conformist* en avril 1842, cité in *Autobiographie*, p. 86. « Les groupes d'organismes manifestent d'une façon très évidente cette tendance universelle vers une balance... Toute espèce de plante et d'animal est perpétuellement soumise à une variation rythmique de nombre ; tantôt, par l'effet de l'abondance de la nourriture et de l'absence d'ennemis, elle s'élève au-dessus de la moyenne, et tantôt, par la rareté des subsistances, conséquence de l'accroissement du nombre, et par l'abondance de ses ennemis, elle tombe au-dessous de la moyenne. C'est ainsi que s'établit l'équilibre entre la somme des forces qui aboutissent à l'accroissement de la race et la somme des forces qui aboutissent à son décroissement... Toute société prise dans son ensemble manifeste une opération d'équilibration dans l'ajustement continu de sa population à ses moyens de subsistance » (*Premiers Principes*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XXII, § 173, pp. 449-450 ; § 175, p. 454).

(30) La philosophie benthamienne que Spencer a suivie est celle des dissidents (tel Hodgskin) à tendance anarchiste : nous l'avons désignée, quant à nous, comme radicalisme, car elle répudie globalement tout interventionnisme-mécanisme coordinateur au bénéfice de l'harmonisation innée des intérêts et des besoins. Et lorsque la composition dernière de l'évolutionnisme intégrera un développement physicien, par la causalité « intégrative » et multiplicatrice de la force, l'essence équivoque de cette force — où l'hypothèse de la nébuleuse et la thermodynamique ont été déterminantes — n'autorise pas à qualifier le système spencérien de mécaniste, ni sa bio-sociologie comme biophysique (cf. « The Social Organism », 1860, in Peel, cit. note 5, p. 54 : où Spencer, contre une représentation mécanico-juridico-providentialiste, célèbre l'aphorisme de Macintosh : « les constitutions ne sont pas faites, mais elles croissent »).

(31) *Art. cit.*, note 24, p. 34. Egalement note 29.

En définitive, l'immanentisme comme philosophie générale du spencérisme s'inscrit et s'exprime dans l'analogie entre société et organisme que Spencer explicitera en 1860 et qu'on peut tenir pour le récapitulatif des tendances du système. Aussi bien cette correspondance, idée au demeurant banale et dominante dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, peut-elle fonctionner dans le sens du radicalisme politique parce que Spencer l'a fécondée « scientifiquement » par la problématique lamarckienne de l'auto-adaptation. « L'ensemble de notre organisation industrielle... est devenu ce qu'il est, non pas seulement en dehors d'une direction législative, mais, dans une large mesure, en dépit des entraves législatives. Elle s'est développée sous *la pression des activités et besoins humains*. Tandis que chaque citoyen poursuivait son intérêt propre, et que personne ne se préoccupait de la division du travail, ou même n'était conscient de sa nécessité, cette division du travail s'est parachevée. Cela a été fait lentement et silencieusement... Par des pas si menus que, au fil des ans, les structures industrielles ont paru aux hommes rester ce qu'elles étaient auparavant — par des changements aussi imperceptibles que ceux par lesquels une graine se métamorphose en arbre, la société est devenue le *corps* [« body »] complexe de travailleurs mutuellement dépendants que nous voyons aujourd'hui. Et cette *organisation* économique, notez-le, est l'organisation fondamentale... Ces aménagements très manifestes et *vitaux* de notre structure sociale se sont produits sans la planification [« devising »] de quiconque, mais à travers les *efforts* individuels des citoyens pour satisfaire leurs propres *besoins* » (32). Et en dépit de son caractère plurivoque (33), cette correspondance société-organisme n'en demeure pas moins la nécessaire condition idéologique de possibilité pour l'institution d'une théorie biosociologique du progrès. Le marxisme, on le sait, en demeure infecté en dépit de sa conscience de la spécificité des lois historiques et elle conditionne son appréciation du darwinisme, à la fois positive (la lutte vitale sera une arme pour la lutte des classes) et critique (le darwinisme perçu comme projection de Malthus) (34).

---

(32) « The Social Organism », 1860, in Peel, cit. note 5, pp. 54-55. C'est nous qui soulignons. La notion d'organisation est aussi lamarckienne et corrélée au processus d'un progrès de complexification et spécialisation.

(33) L'analogie peut valoir pour confirmer le communisme par le biais de la nécessaire participation de toutes les cellules à la vie du tout, ou pour vérifier le solidarisme, dépendance cellulaire toujours, mais non exclusive de la hiérarchie, et d'essence coopérative plus que collectiviste.

(34) Si l'ordre des lois est multiple, c'est à l'image même de l'ordre naturel où la sélection ne saurait être tenue pour le seul mécanisme évolutif — Le darwinisme « peut armer les matérialistes communistes avec de nouveaux arguments pour appeler à la révolte des classes opprimées » (P. LAFARGUE, *Le matérialisme économique de K. Marx*, Paris, 1881, p. 5) — « Les darwiniens ne font que rabâcher naturalistement la leçon des économistes » (*ibid.*, p. 14). Voir Y. CONRY, *L'introduction du darwinisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1974, pp. 401-405.

Mais nous venons ici d'engager la difficile question des modèles en histoire des sciences. Car si le « darwinisme social » s'est précédé dans l'être par l'ordre spencérien du progrès, il va s'agir désormais de savoir si les concepts constitutifs ante-darwiniens sont identifiables à ceux, effectivement présents, dont use la théorie darwinienne de l'*Origine des espèces* ; s'il n'en était pas ainsi, l'imputation de « darwinisme social » serait doublement abusive, dans un déplacement historique et structural dont la finalité devra au moins être suggérée.

Une première constatation s'impose, et elle est, à notre avis, fondatrice : le transformisme darwinien ne peut, sauf à l'infléchir, valoir pour une théorie du progrès ; car si la 3<sup>e</sup> édition de l'*Origine des espèces* en 1861 inclut la prise en charge critique de la notion, le texte de 1859, quant à lui, est muet sur ce point, qui apparaît, de ce fait, comme indifférent pour la signification de l'évolution : on ne saurait surestimer cette absence originaire. De surcroît, les éditions ultérieures, si elles opèrent la recension des arguments, n'en reconnaissent aucun pour décisif : « Chaque être, et c'est là le but final du progrès, tend à se perfectionner de plus en plus relativement à ses conditions. Ce perfectionnement conduit inévitablement au progrès de l'organisation du plus grand nombre des êtres vivants dans le monde entier. Mais nous abordons ici un sujet fort compliqué, car les naturalistes n'ont pas encore défini, d'une façon satisfaisante pour tous, ce que l'on doit entendre par un 'progrès de l'organisation' » (35). Même le critère de von Baer-Milne-Edwards, « l'étendue de la différenciation des parties du même être et la spécialisation de ces parties pour différentes fonctions » (36), n'autorise pas à postuler un vecteur de développement. Bref, c'est le concept même de perfection qui perd son sens dans la théorie darwinienne, car la sélection naturelle ne produit que des éventualités vitales, s'effectue *hic et nunc*, donc toujours locale et momentanée, c'est-à-dire relative. La problématique de l'adaptation s'avère ici en radical déplacement d'avec le concept lamarcko-spencérien. Dans ces

---

(35) *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*, trad. Barbier sur l'édition anglaise définitive, 1876, Paris, éd. Costes, 1951, chap. IV, p. 133. « Si ma théorie impliquait comme condition nécessaire le progrès de l'organisation, des objections de cette nature lui seraient fatales » (*ibid.*, chap. XI, p. 413).

(36) *Origine des espèces*, chap. IV, p. 133. On mesure ici aussi la distance théorique d'avec Spencer. Aussi bien d'ailleurs le rôle d'A. Smith, quant au principe de la division du travail qu'il introduit dans *The Wealth of Nations*, est-il mineur, pour ne pas dire imperceptible, pour la formation de la théorie darwinienne : les rares références dans les *Carnets* concernent exclusivement la doctrine des sentiments moraux ; et si le poids théorique de Milne-Edwards est, lui, réel, (il se manifeste en 1857 dans le manuscrit de *Natural Selection*, ed. by R.C. Stauffer, Cambridge U.P., 1975), l'usage de la division du travail dans la biologie darwinienne ne doit pas être surestimé, car la spécialisation n'y est jamais créditée d'une valeur en soi, mais toujours en référence avec l'avantage écologique qu'elle confère, et, en l'espèce, une quelconque différenciation suffit pourvu qu'elle permette l'exploitation territoriale (*Origine des espèces*, chap. IV, p. 123).

conditions, l'ordre biologique darwinien, issu de considérants bio-géographiques, hors de tout *a priori* de légitimation économique, n'implique et ne justifie ni hiérarchie d'organisation ni normativité culturelle (sociale, anthropologique...) à quoi, en dernier ressort, tout postulat de progrès est acculé. Dans la biologie transformiste darwinienne ne se repèrent ni philosophie de la perfectibilité ni idéologie du progrès, celui-ci restant sans critère et, à la limite, inutile dans une théorie de l'évolution à partir de variants, dont le succès est estimé référentiellement à des situations mouvantes et jaugé statistiquement par la possibilité de se reproduire.

Sans programme comme sans projet, l'évolution de type darwinien est cependant structurée dans l'incidence du schéma malthusien et à travers le fait de la compétition vitale. S'agissant du premier, et puisque tant au XIX<sup>e</sup> siècle qu'au XX<sup>e</sup>, des exégètes multiples y ont reconnu le détonateur et le modèle de la théorie, il importe d'évaluer son statut, en n'oubliant d'ailleurs pas que le darwinisme social a été occasionnellement identifié à sa composante malthusienne. Sans reprendre ici le traitement par les sources dont on peut penser que l'exploitation des *Carnets* par G. de Beer l'a réglée (37), nous souhaitons proposer quelques éléments de comparaison. Là où Malthus, dans un champ de stricte comptabilité arithmétique, perçoit la pression de population comme l'évacuation non sélective d'un excédent, au plus proche d'une économie naturelle statique de compensation, là où Spencer crédite cette pression de population d'une valeur éthico-physiologique dans le cadre d'une idéologie de l'adaptation-équilibration qui mobilise et optimise l'idéologie malthusienne, Darwin reconnaît le fait démographique (même si, de son propre aveu, il n'a pas, pour ce faire, attendu Malthus) (38) et se sensibilise à la pression populationnelle à travers sa formulation mathématique; on connaît la suite. Mais ce qui nous retiendra ici, c'est que l'implant malthusien a une fonction simultanément effective et minimale : positif comme catalyseur d'une série de notions acquises (variation - sélection artificielle - distribution bio-géographique - endémisme insulaire - exigence théorique du transformisme), neutre à titre de prise en compte d'une situation sans surdétermination de sens (équilibre ou progrès). Déjà limité, le schéma malthusien va aussi être mis en place dans la théorie darwinienne : en effet la compétition s'y opère moins pour une *quantité* de ressources que pour une spécificité de

---

(37) « Transmutation Notebooks », ed. by G. de Beer, *Bull. of the British Museum, Nat. Hist., Historical Series*, London, 1959-1965.

(38) « Il m'arriva de lire, pour me distraire, le livre de Malthus sur la population. J'étais bien préparé par une observation prolongée et continue des habitudes des animaux et des plantes à apprécier la lutte pour l'existence, qui se rencontre partout, et l'idée me frappa que, dans ces circonstances, des variations favorables tendraient à être préservées, et que d'autres, moins privilégiées, seraient détruites » (*Vie et Correspondance de Ch. Darwin*, I, p. 86).

celles-ci : où la recherche de nourriture conjuguée à l'appropriation d'un territoire définit une niche écologique, qui, d'ailleurs, est susceptible de convertir la compétition en coexistence par exploitation de territoires parallèles selon les modes de vie respectifs. Le principe de divergence, acquis entre 1845 et 1857, substitue ainsi à l'immobilisme d'une économie politico-naturelle malthusienne une écologie évolutive qui fait basculer le graphisme malthusien de pénurie dans un processus sélectif d'organisation généalogique des vivants, mais où, nous l'avons vu, la représentation d'un progrès n'a pas de place. Ainsi, la mise en fonction du principe démographique malthusien le subordonne à une problématique qui lui est étrangère et préexistante. Il faut donc ignorer ou méconnaître ce retravail conceptuel pour conclure de la présence d'une formule (39) à sa valeur opératoire identifiée à celle de ses origines ou à son statut de modèle.

Quant à la lutte proprement dite au sein de laquelle et par quoi le progrès doit se réaliser — toujours selon la thématique générale du « darwinisme social » —, elle reçoit dans la théorie darwinienne un traitement original. Certes, la notion elle-même ne l'est guère : dominante au sein de l'histoire naturelle dans les doctrines d'*oeconomia naturae* de tradition linnéenne, on la retrouve dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, présente dans la vision lyellienne : mais dans les deux figures évoquées, son rôle reste négatif, car, soit elle n'opère qu'une « balance » et une « police » des espèces, soit elle s'inscrit dans un uniformitarisme non transformiste. La problématique bascule avec Darwin : tout en ne devenant pas le moteur d'un progrès dont on a vu qu'il était absent de la théorie biologique, la lutte pour la vie s'institue comme la situation par rapport à quoi la variation aura un sens de survie ; dans cette mesure, le combat s'insère comme facteur positif dans l'évolution, nous dirions volontiers comme opérateur et étalonneur, à titre de milieu d'exercice de la variation, comme test de celle-ci et pour distributeur des différences puisque, « au sens général de relations mutuelles de dépendance des êtres organisés » (40), ce sont ces inter-relations spécifiées qui décident de la fonction vitale et relative de telle modification infinitésimale de structure. Ainsi la lutte pour l'existence est condition d'existence, paramètre d'une expérience biologique, mais non point valeur en soi. Or, c'est sous ce régime que W. Bagehot tentera en 1867-1869 de l'utiliser pour écrire une histoire des nations, dans la veine, dit-il, darwinienne. « A chaque âge du monde, les nations qui sont les plus fortes tendent à prévaloir, et, pour certains traits

---

(39) « C'est la doctrine de Malthus appliquée avec une intensité beaucoup plus considérable à tout le règne animal et tout le règne végétal », *Origine des espèces*, chap. III, p. 69.

(40) *Origine des espèces*, chap. III, p. 68.

particuliers, les plus forts tendent à être les meilleurs... C'est ce type de doctrine qui, dans l'ordre des sciences physiques, nous est devenu familier sous le nom de sélection naturelle » (41). A partir de ce considérant général, Bagehot développe, sous couvert de ladite doctrine, une idéologie politique des vertus martiales, d'une société militarisée, sinon militariste, l'ordre martial devant nécessairement prévaloir du fait de la supériorité conférée à la cohésion disciplinaire qu'il implique. « Quoi qu'on puisse objecter à la sélection naturelle en d'autres domaines, il est incontestable qu'elle a dominé l'histoire humaine primitive. Les plus forts tuèrent les plus faibles. Et je n'ai nul besoin de m'arrêter à prouver qu'une quelconque forme de gouvernement est plus efficace que pas du tout » (42). Pour avoir hypostasié la lutte darwinienne en conduite martiale, valable en soi, à l'état nu, Bagehot convertit la théorie en une polémologie idéologique, où il serait possible de reconnaître, plutôt que Darwin, et avant lui, le culte du guerrier-missionnaire maître de lui-même, tel que Carlyle en avait proposé le profil en 1843 dans *Past and Present* (43) : où le darwinisme social de Bagehot risque fort d'être en définitive, ou mieux, dès l'origine, un puritanisme militant. Il manque en tout cas à prendre acte des recommandations darwiniennes d'entendre la lutte pour l'existence comme une « métaphore » (44), c'est-à-dire, *stricto sensu*, un déplacement du sens littéral de combat direct : déplacement double, à titre — nous le rappelions précédemment — de « relations mutuelles de dépendance » et de possibilité de laisser des descendants. Célébrer le règne du conflit, arguer d'une supériorité dont celui-ci serait le crible et celle-là la justification, en même temps que la conquête vaudrait pour son indice, revient, en somme, à ignorer et à expurger le sens d'écologie biotique de la formule darwinienne, où les inter-relations conditionnent l'expansion et l'extinction. Nous le répétons : qu'y a-t-il de darwinien dans le « darwinisme social » ? Car, si Bagehot a cru pouvoir écrire que « la plupart du temps, tout au long des périodes primitives, la valeur militaire est un indice de réel mérite :

---

(41) W. BAGEHOT, « Physics and Politics », *Fortnightly Review*, nov. 1867, avril 1868, juillet 1869, in *The Works and Life of W. Bagehot*, ed. by Mrs. Russell Barrington, London, 1915, vol. VIII, p. 29 (traduit par nous). On pourrait ici intégrer B. Kidd pour qui la lutte est le *seul* facteur de maintien et de progrès des acquis ; si, comme c'est le cas actuellement, on en vient à réduire les conflits, l'idéal de paix et de justice sociale débouchera en fait dans la mort du progrès et le retour à la sauvagerie. Pour une critique des thèses de Bagehot, voir RENOUVIER, *Critique philosophique*, 1875, qui conteste la corrélation du despotisme et de la maîtrise de soi, l'utilité de la « guerre » pour l'établissement de la civilisation.

(42) W. BAGEHOT, cit. note 41, p. 16 (traduit par nous).

(43) Aussi bien l'organisation des classes laborieuses devrait-elle se régler, comme un ordre de chevalerie, dans la préséance des « capitaines d'industrie », car nul combat ne peut être assuré dans l'anarchie : « Battle-hosts and work-hosts must and will be regulated », *Past and Present*, Everyman's Library, London, 1949, livre IV, chap. 4, p. 263.

(44) « Je dois faire remarquer que j'emploie le terme de lutte pour l'existence dans le sens général et métaphorique... », *Origine des espèces*, chap. III, p. 68.

la nation qui triomphe est la nation qui devait triompher » (45), il a aussi été précédé par Spencer dans cette voie. Et c'est bien à la date de 1851 que celui-ci assurait que, si « l'ancien instinct prédateur » a retardé l'avènement de la civilisation, « il l'a aussi servie en désencombrant (46) la terre des races humaines inférieures. Les forces qui sont à l'œuvre dans le grand schème du bonheur parfait, ne tenant aucun compte des souffrances accidentelles, exterminent toutes les tranches d'humanité qui leur font obstacle, avec autant de rigueur qu'elles exterminent les bêtes de proie et les troupeaux de ruminants inutiles... De même que le sauvage a pris la place des créatures inférieures, de même il doit, s'il est resté trop longtemps sauvage, faire place à son supérieur. A l'évidence donc, depuis les origines, la conquête d'un peuple sur un autre a été, pour l'essentiel, la conquête de l'homme social sur l'anti-social, ou, *stricto sensu*, du plus adapté sur le moins adapté » (47). Il faut donc rendre à César ce qui est à César et convenir ici que l'idée d'un progrès à travers une polémologie raciale n'a pas eu, et n'avait pas, besoin de Darwin pour se manifester, puisqu'aussi bien elle l'a précédé en s'exerçant à travers une problématique dont nous avons déjà dit qu'elle fut pour l'essentiel lamarckienne (48). La technique du bouc émissaire reste ce qu'elle est : un travestissement sans innocence.

Reste alors la trop célèbre formule de « la survivance des plus aptes ». Il est d'abord utile de se rappeler que, ne figurant pas dans la première édition de *l'Origine des espèces* — sa nécessité théorique est ainsi exclue — elle y sera importée en 1866 et précisément dans une

---

(45) W. BAGEHOT, cit. note 41, p. 53 (traduit par nous).

(46) « Clearing » : le terme signifie aussi purifier, dépurer. Nous avons retenu « désencombrer » en rapport avec une théorie de la population.

(47) H. SPENCER, *Social Statics*, 1851, in Peel, cit. note 5, p. 21. Il reprendra le traitement de la question dans *The Study of Sociology*, 1879, in Peel, cit. note 5, pp. 167-174 : bien qu'y nuancant les avantages de la guerre, il conserve la thèse essentielle d'un progrès assuré par une « sélection négative », c'est-à-dire une « extirpation » des races « moins adaptées » à faire face « aux conditions d'existence », et dépendant du fait que le conflit provoque « des développements ultérieurs de l'activité fonctionnelle » ; le combat donne ici l'occasion d'une avance physio-psychologique (toujours la captation lamarckienne). Relégué toutefois à la phase dite « barbare », le combat-violence cèdera et a cédé la place à la « guerre industrielle ou compétition des sociétés durant laquelle les meilleurs, physiquement, affectivement et intellectuellement, prennent de l'extension et laissent graduellement disparaître les moins aptes, qui manquent à avoir une postérité suffisante », *op. cit.*, p. 174 : où Spencer finit par où il a commencé, dans une apologie du radicalisme libéral. Il sera entendu par les théoriciens américains (cf. R. HOFSTADTER, *Social Darwinism in American Thought*, Philadelphia, 1944, rééd. 1955).

(48) Confirmation en serait donnée, en cas de besoin, par cette remarque de Wallace en date de 1864 : « La rude discipline d'un sol stérile et de saisons inclementes » a développé la hardiesse, la prévoyance et l'ingéniosité des races qui y sont soumises, par rapport aux habitants des régions tropicales. L'article de Wallace en cause fut consacré à l'application de la théorie de la sélection naturelle à la formation des races humaines. Nous réservons encore la question de *La Descendance*, mais, en tout état de cause, la date en est tardive (1871) et appellera des nuances dans l'interprétation.

contamination avec l'expression spencérienne. Or il vaut la peine de regarder de près ce texte de Spencer. Celle-ci, « la survivance des sélectionnés », était déjà apparue avant le darwinisme, dans une connotation lamarckienne que nous avons dégagée ; mais en 1863, après l'*Origine des espèces*, Spencer annonce le réinvestissement de « la survivance des plus aptes » dans sa « physique » générale de la force, comme capacité à l'équilibration. « En cherchant à établir la concordance » [avec la théorie générale de l'évolution] « je fus conduit tout d'abord à constater ce fait que ce que Darwin appelait la 'sélection naturelle' devait être appelé d'une manière plus littérale la survivance des plus aptes. Mais qu'est-ce que la survivance des plus aptes, considérée comme un résultat d'actions physiques?... En reconnaissant la continuation de la vie comme la continuation d'un équilibre mouvant, détruit de bonne heure chez quelques individus par des forces incidentes, et conservé chez d'autres jusqu'à ce qu'ils aient reproduit l'espèce, nous voyons que cette survivance... et cette multiplication des individus choisis peut se concevoir en des termes purement physiques, comme le résultat indirect d'une forme complexe de l'universelle redistribution de la matière et du mouvement » (49). C'est donc au moment où Spencer capte la « sélection naturelle » en la réintégrant dans un évolutionnisme universaliste que Darwin, sans doute aux prises avec les critiques et incompréhensions soulevées par l'expression (50), lui substitue, selon nous fort malencontreusement, la formulation spencérienne (51) dont il ne perçoit pas la distance théorique d'avec la sienne : « L'expression qu'emploie souvent M. Spencer, 'la persistance du plus apte' est plus exacte, et quelquefois, tout aussi commode » (52) : où Darwin ici se fait piéger par Spencer. Mais ce déplacement métaphorique qui, au niveau de la problématique biologique reste sans conséquence, puisqu'*a posteriori* et ne recouvrant en définitive qu'une procédure de pédagogie scientifique, ce déplacement pourrait avoir entretenu des rapports et conséquences plus équivoques dans l'ordre ultérieur de *La Descendance*, dont il va être question désormais pour traiter du délicat problème du « darwinisme social » de Darwin à ce niveau.

Auparavant, il faut dire un mot des raisons possibles qui, alors que le contexte théorique ne le justifiait pas, ont conduit à réserver au darwinisme une paternité doctrinale qui, en la matière, aurait pu et dû être

---

(49) *Autobiographie*, pp. 310-312.

(50) *Origine des espèces*, chap. IV, pp. 86-87.

(51) Pour l'histoire des hésitations darwiniennes, voir J. ROGERS, « Darwinism and Social Darwinism », *Journal of the History of Biology*, 30 (1972), p. 275.

(52) *Origine des espèces*, chap. III, p. 67. Inversement, Spencer, lui, est parfaitement conscient des disparités de représentation et de fonction : voir « L'évolution selon M. Martineau », *Contemporary Review*, juin 1872, in *Essais de morale, de science et d'esthétique*, trad. Burdeau, Paris, 1898, vol. III, p. 25 ; également, *Premiers principes*, § 159-168, notamment pp. 400-401, 404 et 423.

reportée au système spencérien. A la vérité, on ne transpose pas Darwin lorsqu'on se réclame de lui dans un essai d'application de sa théorie à la société : on retrouve des origines, des postulats, et des préjugés. Cela dit, le discours darwinien a conservé dans son énonciation des formules dont il a transformé la problématique : on a d'autant plus aisément pu ne pas entendre cette révolution conceptuelle qu'elle s'opérait hors de l'idéologie première que les exégètes ou les prosélytes véhiculaient. Par ailleurs, mais corrélativement, la théorie darwinienne fut prise pour ce qu'elle était, en l'occurrence un corpus *scientifique* où l'on a souhaité découvrir la sécurité d'un savoir et la garantie d'une naturalité ; le spencérisme préliminaire manquait à l'assurer dans la mesure où son champ originare restait celui d'une *opinion* socio-économique — aussi bien Spencer lui-même s'est-il efforcé de conférer un statut de science à la sociologie.

Or en 1871, avec la publication de *La Descendance de l'homme*, Darwin semble en fait avoir justifié cette anticipation à extrapoler sa théorie aux groupes humains, puisque le texte darwinien constitue le flagrant délit d'une application par son propre auteur. L'ouvrage est certes multiforme, mais l'on repèrera le « darwinisme social » dans le second thème de *La Descendance*, celui d'une recherche « ethnologique » instituant la sélection naturelle pour facteur dominant quant au progrès vers et dans la « civilisation » (53) : « Dans son état actuel le plus imparfait, l'homme n'en est pas moins l'animal le plus dominant qui ait jamais paru sur la terre. Il s'est répandu beaucoup plus largement qu'aucun autre animal bien organisé, et tous lui ont cédé le pas. Il doit évidemment cette immense supériorité à ses facultés intellectuelles, à ses habitudes sociales qui le conduisent à aider et à défendre ses semblables et à sa conformation corporelle. Le résultat final de la lutte pour l'existence a prouvé l'importance suprême de ces caractères... On ne peut mettre en doute la haute importance des facultés intellectuelles, puisque c'est à elles que l'homme doit principalement sa position prééminente dans le monde. Il est facile de comprendre que, dans l'état primitif de la société, les individus les plus sagaces, ceux qui employaient les meilleures armes ou inventaient les meilleurs pièges, ceux qui, en un mot, savaient le mieux se défendre, devaient laisser la plus nombreuse descendance » (54). Ce postulat du progrès-dominance d'une tribu, race ou peuple — car Darwin, pas plus que ses contemporains, ne discrimine rigoureusement les concepts de nations,

---

(53) S'agissant de traiter du « darwinisme social » dans *La Descendance*, nous nous limiterons aux remarques essentielles de structuration de l'anthropologie darwinienne et de ses conditions de possibilité : pour plus ample traitement, voir notre article in *De Darwin au darwinisme*, Congrès de Chantilly 1982, à paraître aux éditions Vrin, 1983.

(54) *La Descendance de l'homme*, chap. II, p. 47 ; chap. V, p. 138.

races, populations — attribué à leurs aptitudes mentales et sociales, sélectionnées pour leur avantage dans la lutte pour l'existence, Darwin le reçoit en fait de Wallace (1864) par un détour qui le renvoie d'une application première (de Darwin par Wallace) à une acceptation seconde (de Wallace par Darwin). Toutefois, si la thématique en est simple, *La Descendance*, elle, souffre de nombreuses oscillations qu'un historien de la biologie se doit de signaler pour éviter un insidieux schématisme simplificateur. Nous ne retiendrons que celle touchant à la contre-sélection, puisqu'en la matière, elle a été l'occasion de lier darwinisme et eugénisme : en fait, si, se référant à Greg et à Galton, Darwin signale le contre-jeu naturel des protections sociales (qui préservent les faibles de tous acabits), il s'empresse de plaider pour la sympathie humaine (55), en complétant cet appel, qui ne serait encore que généreux, par la logique même de la sélection naturelle montant les instincts sociaux dont ladite compassion est le produit ; la contre-sélection devient ici le contrepoint indirect de la sélection. La solution eugéniste avorte donc de fait et de droit dans le discours darwinien. Le schéma malthusien, quant à lui, est utilisé à plusieurs reprises, comportant cette fois l'énumération des « freins » sociologiques à la surpopulation (56). Cependant les références à Spencer se sont diversifiées, tandis que certains emprunts, notamment à Nott et Gliddon, pour rester éclectiques, n'en sont pas moins périlleux (57). Il faut en outre rappeler que, par sa maturation chronologique — la rédaction en a commencé en février 1868 après que les premières références aient paru dans les *Carnets* en 1837 — *La Descendance* se situe dans l'ordre et la chronologie d'une anthropo-ethnologie qui tente une taxinomie des races cependant que la colonisation française accompagne l'expansion du Commonwealth. Participant donc de cette structure mentale qui est, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idéologie de la civilisation où se compose l'ordre bourgeois européen, *La Descendance* en véhicule les stéréotypes — primat du technologique ; mythe de la mission colonisatrice ; société conjugale hiérarchique — par l'intermédiaire de l'optique sélectionniste. Mais le concept de sélection naturelle censée « perfectionner graduellement les facultés [sociales, intellectuelles, morales] pendant les temps primitifs et civilisés » (58), subit, pour ce faire, deux infléchissements radicaux : conversion d'une adaptation relative en un office d'épuration des déviants, dans « une marche de l'élimination des

---

(55) « Nous ne saurions restreindre notre sympathie, en admettant même que l'inflexible raison nous en fit une loi, sans porter préjudice à la plus noble partie de notre nature », *ibid.*, chap. V, p. 145.

(56) *Ibid.*, chap. II, pp. 42 à 45 : chez les nations civilisées et les « sauvages ».

(57) *Types of Mankind*, publié en 1854 par Nott et Gliddon, polygénistes racistes : Darwin n'en retient que le parallélisme de distribution bio-géographique des mammifères et des formes humaines.

(58) *Descendance*, 1<sup>re</sup> partie, chap. V : tel est l'intitulé du chapitre.

infériorités » (59) où se transpose la police des populations chère à l'économie naturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle ; conversion d'un statut de « principe » en une « loi inflexible » (60) qui, au lieu de coordonner les faits de variation et de reproduction, fonctionne désormais comme la loi du progrès ; ordonnée à l'expression spencérienne, la sélection est devenue normative. Mais l'*Origine des espèces* avait, quant à elle, renoncé à toute instauration légaliste car la complexité des relations entre les vivants interdisait, même si on en avait rêvé, de penser la biologie sur le modèle d'une science de l'inorganique (61).

Simultanément, l'idée d'un perfectionnement s'est imposée sous la forme d'une échelle d'humanité, de la barbarie à la civilisation, schéma ethnologique dont les indices céphaliques portent un témoignage relatif. Néanmoins, s'agissant de cette thématique du progrès, *La descendance* reste ambiguë : corrélativement réticente quant à sa détermination — « il est facile de se tromper sur ce qui constitue la perfection » (62) — et soulignant les rétrogradations, mais aussi expurgeant de sa critique une pluralité d'arguments négatifs que la troisième édition de l'*Origine des espèces* en 1861 avait élaborés. Ainsi donc, et par rapport au texte de 1859 qui, lui, ne traitait même pas la question, *La Descendance* institue une distorsion non négligeable, d'autant que l'intelligibilité du progrès dans le discours anthropologique de 1871 est à référer à un processus lamarckien d'acquisition par l'exercice dû aux besoins et à l'action directe des conditions d'existence : « Le progrès semble dépendre du concours d'un grand nombre de conditions favorables, beaucoup trop compliquées pour qu'on puisse les indiquer toutes. Toutefois, on a souvent remarqué qu'un climat tempéré, qui favorise le développement de l'industrie et des arts divers, est une condition très favorable, indispensable même au progrès. Les Esquimaux, sous la pression de la dure nécessité, ont réussi à faire plusieurs inventions ingénieuses, mais la rigueur excessive de leur climat a empê-

---

(59) Telle est déjà la « sélection négative » de Spencer : cf. *Social Statics*, in Peel, cit. note 5, p. 21, et *The Study of Sociology*, *ibid.*, p. 168.

(60) La sélection comme « principe » : *Origine des espèces*, chap. II, pp. 30, 31, 32, 33 ; chap. III, p. 67 ; chap. IV, pp. 85-86 ; p. 140. etc... La sélection comme « loi » : *Descendance*, 1<sup>re</sup> partie, chap. II, p. 46. L'expression figure aussi une fois dans l'*Origine des espèces*, mais c'est dans l'édition de 1872 : il pourrait alors s'agir d'une rétroaction conceptuelle de *La Descendance* sur l'*Origine des espèces*.

(61) « Que l'on jette en l'air une poignée de plumes, elles retombent toutes sur le sol, en vertu de certaines lois définies ; mais combien le problème de leur chute est simple quand on le compare à celui des actions et réactions des plantes et des animaux innombrables qui, pendant le cours des siècles, ont déterminé les quantités proportionnelles d'arbres qui croissent aujourd'hui sur les ruines indiennes » (*Origine des espèces*, chap. III, pp. 80-81).

(62) *Descendance*, 1<sup>re</sup> partie, chap. III, p. 96. « Nous ne pouvons pas expliquer l'échelle organique ascendante » (*ibid.*, chap. V, p. 136). « Il est difficile d'indiquer pourquoi une tribu plus qu'une autre réussit à s'élever sur l'échelle de la civilisation » (*ibid.*, p. 144) : l'aveu doit ici être enregistré quant aux limites du sélectionnisme darwinien en matière d'ethnologie.

ché tout progrès continu... Il est certain que les mâchoires sont généralement plus petites chez les hommes à position aisée et chez les peuples civilisés que chez les ouvriers et chez les sauvages. Mais chez ces derniers, ainsi que le fait remarquer M. Herbert Spencer, l'usage plus considérable des mâchoires, nécessité par la mastication d'aliments grossiers et à l'état cru, doit influencer directement sur le développement des muscles masticateurs et sur celui des os auxquels ceux-ci s'attachent » (63). Or l'implant lamarckien, on le sait, a étendu son importance dans la 5<sup>e</sup> édition de *l'Origine des espèces*, à la date donc de 1869, deux ans seulement avant la parution de *La Descendance* (64). Dans ces conditions, on peut, semble-t-il, corrélérer l'amorce d'une biosociologie du progrès et l'influence croissante du spencéro-lamarckisme : la mesure du « darwinisme social » de Darwin ne serait-elle pas celle de sa pénétration lamarckienne ?

La sélection naturelle de la théorie biologique darwinienne voit donc son statut dénaturé et sa fonction déportée, cependant que, *a contrario*, la sélection artificielle, analogique et pédagogique dans *l'Origine des espèces*, acquiert une positivité accrue et radicale au sens où le civilisé se définit, dans l'anthropologie darwinienne, comme le domestiqué ; représentation quasi zootechnique qui va permettre de résoudre biologiquement un problème d'histoire : en effet, on s'en souvient, sous l'influence des changements opérés par l'élevage dans leurs conditions d'existence, la fécondité des sujets augmente, induisant ainsi la diffusion des « races civilisées » dans le temps même où la colonisation qui bouleverse aussi les conditions de vie des indigènes en reçoit son explication puisque l'extinction de certaines populations tasmaniennes soumises se réduit à un trivial phénomène démographique (65). L'économie de la domestication structure ainsi une problématique sociopolitique, en la dispensant d'une remise en question radicale. Mais, à nouveau, *La Descendance* n'est pas la suite de *l'Origine des espèces*, mais sa chute. Or cette économie de la domestication administre également en contrepoint la philosophie du « sauvage » : comme « pré-civilisé », sa distribution géographique [Néo-Zélandais, Patagons, Australiens, Tasmaniens, Mélanésiens, Maoris, Boschimans, Hottentots] recouvre exactement celle des proto-cultures — et de la colonisation — cependant qu'il devient, à titre de « sauvage moderne », le vestige et le témoin du sauvage primitif. De ce fait, *La Descendance* prend littéralement les « sauvages » à témoin, et parmi eux, le Fuégien : la circumnavigation de Darwin lui a donné l'occasion de le contempler, voire de le fréquenter, et il nous paraît qu'il a pour *La Descendance* la même radi-

---

(63) *Descendance*, 1<sup>re</sup> partie, chap. V, p. 144 ; chap. II, p. 30. Egalement chap. II, p. 65 ; chap. III, p. 94.

(64) Le rappel en est fait in *Descendance*, chap. II, p. 61.

(65) *Descendance*, 1<sup>re</sup> partie, chap. VII, pp. 202-208.

calité théorique que la faune ornithologique des Galapagos pour l'*Origine des espèces* ; en effet, le *Journal de Voyage* en rapporte la révélation, et le texte de 1871 articule ses énoncés d'anthropologie culturelle sur l'instance décisive de ce primitif : « Avant d'avoir vu les Fuégiens, je ne me figurais pas combien est énorme la différence qui sépare l'homme sauvage de l'homme civilisé, différence certainement plus grande que celle qui existe entre l'animal sauvage et l'animal domestique, ce qui s'explique d'ailleurs par ce fait que l'homme est susceptible de faire de plus grands progrès » (66). Ainsi *La Descendance* fait ici retour aux sources. Construite d'ailleurs sur une abondante littérature anthropologique qui conjugue des ouvrages techniques et des récits d'exploration, l'œuvre rejoint les intérêts de départ puisqu'aussi bien les premières notations des *Carnets* introduisent déjà au problème de l'origine de l'homme et au corrélat du sauvage et du civilisé, et que la date de leur écriture coïncide avec celle du retour du *Beagle*. Mais le genre du « Voyage » demeure en soi ambigu, et celui du capitaine Fitzroy et de Darwin ne faillira pas au double registre que comporte ce type d'expérience, de nature et d'humanité. Or si Darwin s'instruit au décentrement biogéographique au point d'y fonder une biologie révolutionnaire des espèces, il importe, dans son voyage anthropologique, une idéologie ethnocentriste de l'homme chrétien, européen et britannique, à travers laquelle le « sauvage » reçoit une empreinte indélébile. Si bien que *La Descendance* peut, comme l'*Origine des espèces*, prendre appui sur le même voyage sans avoir le même âge théorique. Car enfin si, dans *La Descendance*, Darwin croit appliquer la théorie de l'*Origine des espèces*, c'est au prix de telles dénaturations et compromissions que son rapport à son œuvre maîtresse en devient proprement idéologique, au titre d'une méconnaissance du lieu de sa procédure. Car il y parle à partir de sources précritiques, non théorisées, le *Voyage* et les *Carnets*, et il y parle aussi par l'effet « boomerang » d'emprunts à ses contemporains tels Wallace, Spencer ou Greg. A telle enseigne que s'il n'eût pas été piégé lui-même par un prédarwinisme, il eût, à partir de l'*Origine des espèces*, trouvé matière à une tout autre anthropologie sociale : le primat dévolu à la variation individuelle illimitée et infinitésimale l'eût prémuni contre toute tentation de typologie raciale ou nationale ; le relativisme écologique exprimé dans le réseau local et mouvant de niches momentanées eût dû le soustraire au schématisme d'un progrès linéaire et à l'universalisme culturel d'un européenisme dominant. En bref, l'*Origine des espèces*, de par sa destruction de tout ordre *a priori*, de perfection et de supériorité en soi, avait pour horizon une bio-anthropologie de la différence et de la contingence. Ainsi le

---

(66) *Voyage d'un naturaliste autour du monde*. trad. Barbier, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1883, chap. X, p. 220.

« darwinisme social » au niveau de *La Descendance* se résout-il en une ethnologie culturelle, non nécessitée par la théorie biologique de l'évolution qu'elle déplace pour s'instituer ; son fonctionnement s'assure dans une constellation de processus (sélection ; imitation ; usage - non-usage ; conditions directes d'existence) où une causalité lamarckienne — mâtinée de spencérisme — l'emporte lorsqu'il s'agit d'entériner un prophétisme de progrès, d'ailleurs mêlé ; ses référents s'autorisent d'une idéologie européano-nationaliste de la « civilisation », dont le réseau lui préexiste structurellement et géographiquement (67), et où Darwin retrouve d'ailleurs tout à la fois un auto-proto discours ambivalent et des lectures surimposées dans l'espace qui sépare l'*Origine des espèces* de *La Descendance*. En foi de quoi, si Darwin a parlé en évolutionniste social, il reste toujours à se demander s'il a parlé en darwinien.

Le « darwinisme social » existe-t-il ? demandions-nous. A quel titre d'abord ? Slogan et non concept ; psychologie culturelle et non théorie scientifique ; idéologie, mais où le darwinisme fut occasion et prétexte, et pour lui-même aussi. En ce sens, le « darwinisme social » mérite d'être traité comme un contresens de l'histoire, d'autant que, parlant en arrière du darwinisme biologique, on a voulu ou espéré, ce faisant, confondre une certaine histoire politique avec un savoir naturaliste : « Tant que nous n'avez pas une vraie théorie de l'humanité, vous ne pouvez interpréter l'histoire, et quand vous avez une vraie théorie de l'humanité, vous n'avez plus besoin de l'histoire » (68) : propos tenu par Spencer, d'où il appert qu'il peut exister et qu'il a existé une idéologie de la loi. Mais aussi, c'est le destin d'une idéologie de chercher à s'assurer dans une science et de perpétuellement y manquer, puisqu'elle la fausse nécessairement. Le « darwinisme social » reste donc un leurre, dans tous les sens du terme.

---

(67) « L'homme blanc et civilisé n'oubliera pas les routes qu'il s'est ouvertes... En vertu de faits qui s'enchaînent et de nécessités qui s'imposent, les races humaines futures auront été renouvelées par une large infusion de sang blanc, c'est-à-dire par l'élément ethnologique qui a porté le plus loin et le plus haut le développement de l'intelligence humaine. Par suite, elles se seront rapprochées ; mais elles ne seront pour cela ni pareilles, ni égales. Pour être plus ou moins affaiblies, les causes qui ont diversifié les membres de la grande famille n'en subsisteront pas moins. Il y aura toujours des races supérieures et des races inférieures. Mais, dans l'ensemble, l'humanité aura grandi ». Qui l'a écrit ? Ce n'est ni Gobineau, ni Vacher de Lapouge (le métissage étant pour eux dégénérescence) ; ce n'est pas Spencer — ce l'aurait pu —, mais c'est Armand de Bréau de Quatrefages, anthropologue français notoire, et qui, sur commande du Ministère de l'Instruction Publique, présente en 1867 au public cultivé le *Rapport sur les progrès de l'anthropologie* (pp. 492-493).

(68) SPENCER, *Life and Letters*, ed. by Duncan, London, 1908, p. 62.

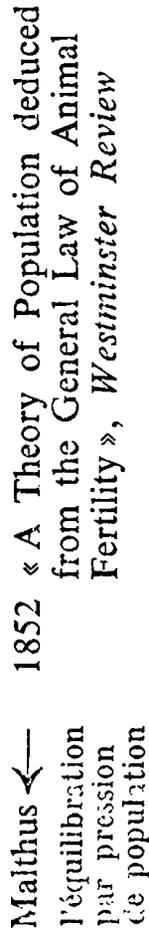
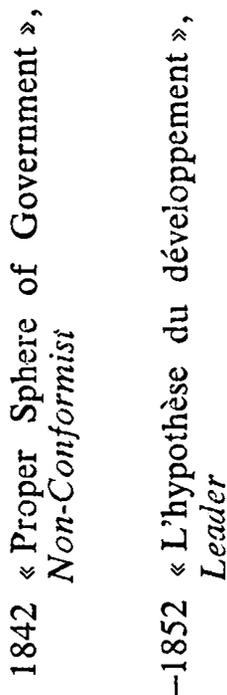
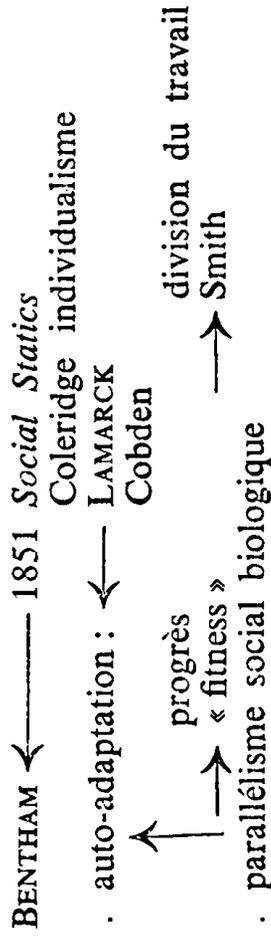
## QUELQUES POINTS DE RÉFÉRENCE DANS LA LITTÉRATURE DU « DARWINISME SOCIAL » AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Les ouvrages marqués (x) sont de compilation ou de synthèse.  
Ceux marqués (\*) se situent par rapport au darwinisme social.  
Les autres peuvent être considérés comme des travaux de prosélytisme.

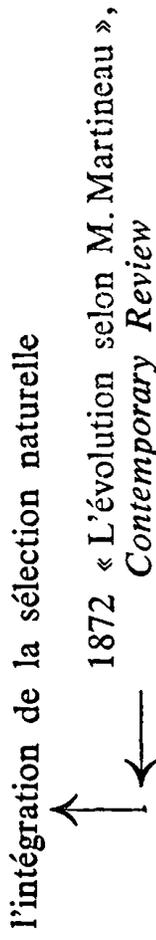
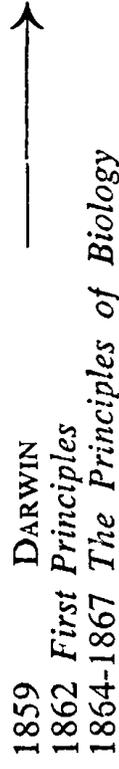
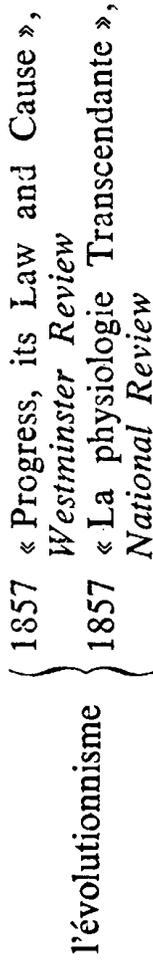
- 1862 Préface de Cl. ROYER à *L'Origine des espèces*.  
1864 A.R. WALLACE, « The Origin of Human Races and the Antiquity of Man deduced from the Theory of Natural Selection », *Anthropological Review*.  
1867 D. PAGE, *Man : Where, Whence, Whither...*  
1867-1868 W. BAGEHOT, « Physics and Politics », *Fortnightly Review*.  
1868 W.R. GREG, « On the Failure of Natural Selection in the Case of Man », *Fraser's Magazine*.  
1869 F. GALTON, *Hereditary Genius*.  
1870 Cl. ROYER, *L'Origine de l'homme et des sociétés*.  
(\* ) 1874 J. FISKE, *Outlines of Cosmic Philosophy*.  
1875 A. SCHAEFFLE, *Bau und Leben des sozialen Körpers*.  
1877 La querelle E. HAECKEL - R. VIRCHOW.  
1878 O. SCHMIDT, *Darwinismus und Sozialdemokratie*.  
(\* ) 1880 E. GAUTIER, *Le darwinisme social*.  
1881 JACOBY, *Etudes sur la sélection*.  
(\* ) 1881 P. LAFARGUE, *Le matérialisme économique de K. Marx*.  
1883 Lester WARD, *Dynamic Sociology*.  
1883 W.G. SUMNER, *What Social Classes owe to each other*.  
(\* ) 1884 G. TARDE, « Darwinisme naturel et darwinisme social », *Revue philosophique*.  
1886 J.C. HARRIS, *Le darwinisme et la démocratie*.  
(x) 1890 A. BOUCHER, *Darwinisme et socialisme*.  
1892 E. MORSELLI, *C. Darwin e il darwinismo nelle scienze biologiche e sociali*.  
(\* ) 1893 Ch. GIDE, *L'idée de solidarité en tant que programme économique*.  
(\* ) 1893 E. DURKHEIM, *De la division du travail social*.  
1893 L. GUMPLOVICZ, *La lutte des races* (trad.).  
(\* ) 1893 Th. HUXLEY, *Evolution and Ethics*.  
1893 Lester WARD, *The Psychic Factors of Civilization*.  
1893 NOVICOW, *Les luttes entre sociétés, leurs phases successives* (trad.).  
1894 B. KIDD, *Social Evolution*.  
1894 E. FERRI, « La scienza e il socialismo », *Lotta di classe*.  
(x) 1895 G. de GREEF, *Le transformisme social*.  
(\* ) 1896 A. LORIA, « Le darwinisme social », *Revue internationale de sociologie*.  
1896 S. PATTEN, *The Theory of Social Forces*.  
1896 G. Vacher de LAPOUGE, *Les sélections sociales*.  
1899 W.D. Mc KIM, *Heredity and Human Progress*.  
(x) 1899 G. MAURY, *Darwinisme et socialisme*.  
1899 Th. VELLEN, *The Theory of the Leisure Class*.

# REPÈRES DANS UNE BIBLIOGRAPHIE SPENCÉRIENNE

## OUVRAGES



1855-1872 *The Principles of Psychology*



1873 *The Study of Sociology*



- 1876-1896 *The Principles of Sociology*
- 1884 *The Man versus the State*
- 1904 *Autobiography*

## ARTICLES